

L'Unique

LE JOURNAL DE L'UNION
DES ÉCRIVAINES ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

👉 Entrevue
Marcel Labine / p. 6

👉 Point de mire
Négocier, c'est possible / p. 7

👉 Au lieu de l'écriture
Maxime-Olivier Moutier / p. 11

👉 Entretiens enchaînés :
André Vanasse / p. 13

Concilier pour écrire

Les choix qui s'imposent

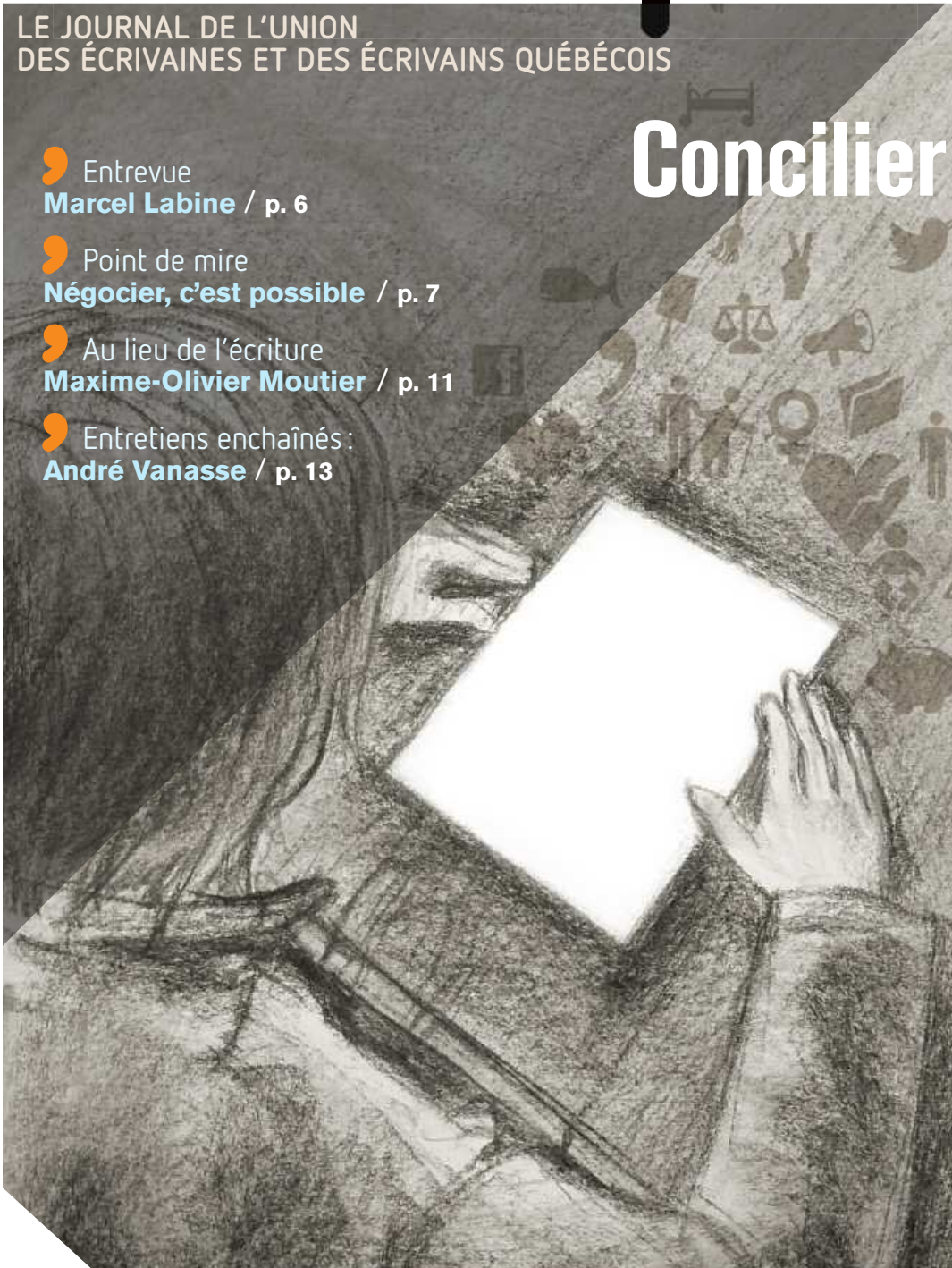
Tout au long de son parcours professionnel, les rigueurs de la conciliation entre l'écriture et le travail ont imposé à Martin Michaud de prendre des décisions difficiles. Mais ce sont ces choix qui lui ont permis de publier quatre livres en autant d'années.

.....PAGE 3

Passer par le sas

Malavoy a souvent dû prendre les moyens opportuns pour trouver le temps de créer. Pour lui, il ne faut pas hésiter à réserver des journées complètes à l'agenda, même à planifier des séjours d'écriture. Il lui est arrivé de renoncer à des mandats de rédaction, des collaborations occasionnelles, voire des opportunités professionnelles. « Parfois je répondais que j'avais d'autres chats à fouetter, sans dire que les autres chats, c'était un recueil de poésie... »

.....PAGE 4



Un automne mouvementé ou en mouvement?

Didier Anzieu, dans *Le Corps de l'œuvre*, un essai sur le travail créateur, démontre la nécessité chez les artistes de faire table rase d'abord pour pouvoir créer ensuite. Ce ne serait pas chose facile, selon lui, puisque les artistes se sentiraient coupables de jouer ce rôle et que leur culpabilité serait accentuée par l'hostilité de ceux qui percevraient ce désir de « destruction » comme une violence exercée contre leur représentation du réel, c'est-à-dire contre eux-mêmes.

On peut être d'accord ou pas avec cette théorie, ou se dire, plus prosaïquement, que c'est le changement en général qui suscite l'hostilité. Mais on reviendra toujours à la question de la représentation du réel et à son lien viscéral avec la notion d'identité. « Hors de l'Église point de salut », « *you are either with us or against us* », des déclarations de ce genre ne manquent pas. Elles sont le reflet d'un désir de pouvoir qui contrebalancerait l'inconfort d'avoir à transformer l'image de soi comme individu ou comme groupe. Cet automne nous a donné l'occasion de débattre socialement de différentes représentations du réel, entre autres comme écrivains partenaires de la chaîne du livre. Devait-on ou pas appuyer le prix réglementé du livre pour soutenir les librairies ? L'UNEQ a estimé que oui pour protéger la bibliodiversité et par volonté de solidarité avec les libraires qui sont les alliés naturels des écrivains.

Mais cela signifie-t-il qu'il faille condamner les écrivains qui explorent de nouveaux modèles d'affaires comme l'ont fait, pour leurs œuvres numériques, Marie Laberge et Arlette Cousture ? Non. Ce serait les enfermer dans une vision unique et les empêcher de remettre en question les façons de faire traditionnelles alors que le numérique est précisément l'occasion de transformer le monde du livre. Les écrivains sont et doivent continuer à être des agents économiques qui veillent à l'exploitation et à la diffusion de leurs œuvres. L'image de l'écrivain incapable de gérer l'aspect « *business* » de son métier est désuète et s'il y a une représentation du réel qui doit changer, c'est bien celle-là. Marie Laberge et Arlette Cousture tentent leur chance dans un secteur en mutation comme tout entrepreneur digne de ce nom.

Même si, à première vue, la position de Michel Tremblay, qui a affronté Costco, semble différente puisqu'elle engageait son éditeur, Leméac, et n'aurait pu être adoptée sans son accord, il y a tout de même un dénominateur commun à la conduite de ces trois écrivains : chacun a pris des décisions capitales concernant l'exploitation commerciale de son œuvre.

Un vent de changement serait-il en train de souffler ? Pour le vérifier, l'UNEQ a accepté l'invitation adressée à son directeur général par la Société des Gens de Lettres (en France) de participer à une table ronde portant sur les nouveaux rapports entre écrivains et éditeurs. Le choix du sujet faisait suite à une entente historique signée entre le Syndicat national des éditeurs et le Conseil permanent des écrivains sur leur contrat d'édition. Cette entente était certes le fruit de compromis, mais chaque partie semblait se féliciter du résultat. Inutile de dire à ceux qui ont suivi les efforts déployés depuis vingt ans par l'UNEQ pour négocier une entente avec l'ANEL qu'à cette table ronde le Québec ne brillait pas. Nous avons bien une *Loi sur le statut professionnel de l'artiste* qui nous permettrait de conclure une telle entente, mais elle est inopérante parce qu'elle repose uniquement sur le consensus et que celui-ci n'advient pas. L'UNEQ a eu beau proposer à l'ANEL de discuter sur la base des pratiques exemplaires des éditeurs, son Assemblée générale a refusé en septembre dernier de négocier toute forme de contrat d'édition, allant même à l'encontre de la volonté ministérielle qui souhaite qu'ait lieu cette discussion. Une telle opposition nous paraît fondée sur une représentation du réel particulièrement rigide où l'écrivain ne doit pas discuter de l'offre contractuelle de son éditeur de peur que le monde du livre en entier ne s'effondre. Sur le Vieux Continent où les hiérarchies sont censées être plus strictes que dans le Nouveau Monde, on y arrive pourtant.

Impossible toutefois de croire que le vent de changement ne souffle ici que sur les écrivains. Impossible de croire que l'ensemble des éditeurs partage le point de vue étroit exprimé en septembre, qu'il n'y a pas de débat entre la vieille garde et la nouvelle, qu'il n'existe pas d'éditeurs qui apprécieraient de voir leurs pratiques exemplaires devenir la norme. Et surtout, impossible de croire que l'ANEL et l'UNEQ sont incapables de s'écouter et de se comprendre, et de changer à deux une représentation du réel qui ne convient plus.

Danièle Simpson



UNEQ

Union des écrivaines et des écrivains québécois

Conseil d'administration

Danièle Simpson, présidente
André Roy, vice-président
Suzanne Aubry, secrétaire-trésorière
Mylène Bouchard, administratrice, représentante des régions
Élise Desaulniers, administratrice
Sylvie Desrosiers, administratrice
Sylvain Dodier, administrateur

Comité de rédaction

Jean-François Caron, rédacteur en chef
Ève Boissonnault, Sylvain Dodier,
Bertrand Laverdure, Maya Ombasich

Couverture

France Tardif

Conception graphique

France Tardif

Maison des écrivains

3492, avenue Laval, Montréal
(Québec) H2X 3C8
Téléphone : 514 849-8540
Télécopieur : 514 849-6239
ecrivez@uneq.qc.ca

www.uneq.qc.ca

www.litterature.org

www.luniquejournal.wordpress.com

facebook.com/LuniqueJournalDeLuneq/

La parution d'une annonce dans notre bulletin ou l'insertion d'une publicité dans un envoi de *L'Unique* ne signifie pas que l'Union endosse ces produits ou services.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2013

Écrivains

LES CHAMPIONS DE LA CONCILIATION

Une réflexion profonde s'est entamée dans notre société depuis les quinze dernières années à propos de la conciliation nécessaire entre le travail et la famille. Quand de surcroît l'écriture vient s'insérer dans l'équation, l'écrivain doit souvent faire preuve de beaucoup d'imagination.

Jean-François Caron

Depuis la fin des années 1990, le visage statistique du Québec a beaucoup changé. Depuis que les femmes sont presque aussi nombreuses que les hommes¹ sur le marché du travail, une nouvelle préoccupation s'est répandue à propos de la conciliation nécessaire entre le travail et la famille. La gent politique a dû mettre en place des moyens originaux afin de répondre à cette importante évolution sociétale.

Or, la situation de l'écrivain moyen ne semble pas émouvoir les décideurs. Non seulement lui demande-t-on généralement de concilier travail, famille et écriture, mais en plus doit-il s'engager dans son milieu, le plus souvent bénévolement – combien d'associations régionales d'écrivains souffrent de l'épuisement de leurs ressources humaines ? En pleine crise du livre, avec des moyens réduits, il faut bien l'admettre : plus le temps passe, moins l'écrivain a la vie facile. Nous avons demandé à **Martin Michaud** et **Tristan Malavoy** de partager avec nous leur expérience.

Les choix qui s'imposent

C'est en robe noire que Martin Michaud commence cette histoire. Assermenté en 1993, il est d'abord avocat. Fort d'une maîtrise en droit des technologies des médias, il travaillera pour Téléglobe, Microcell i5, Fasken Martineau, puis pour le service juridique de Radio-Canada.

Même s'il avait déjà commencé à écrire un peu au cégep, allumé par un enseignant de français qui avait la flamme, ce n'est véritablement qu'à 25 ans qu'il s'assoit devant le projet d'écrire un roman. On s'en doute : y passent tous les temps libres, et une partie des nuits du jeune avocat.

Est ainsi produit un premier effort, intitulé *Catapulte*, et qui demeurera inédit. « C'était un mauvais roman », admet-il aujourd'hui. Puis, en riant : « À l'époque, je n'écrivais pas de policier, j'écrivais de la "Grande Littérature". » Viendra un deuxième effort, *L'effet placebo*, écrit dans les mêmes conditions. « Il a simplement été refusé par les maisons d'édition de l'univers ». Parce qu'on le sait, ça arrive.

Se raconter des histoires

À 35 ans, avec le travail à temps plein, la famille, Michaud est de moins en moins chaud à l'idée d'écrire. « À ce moment-là, je me dis que dans le fond, j'essaie de me convaincre depuis le cégep que la plus belle job au monde c'est de raconter des histoires, mais que je suis peut-être en train de m'en raconter à moi-même. Ce que je pense avoir à l'intérieur, ce qui me semble être une flamme qui brûle pour l'écriture, c'est peut-être des idées que je me fais. J'ai peut-être pas de talent là-dedans. » Il se donne toutefois une nouvelle chance. Et il écrit *Il ne faut pas parler dans l'ascenseur*.



© Philippe-Olivier Contant/Agence QMI

« Je m'étais promis que si un jour je publiais un premier roman, j'aurais le droit de quitter un emploi stable pour travailler un peu moins, faire moins de sous mais d'avoir plus de temps pour me consacrer à ma passion. » - Martin Michaud

Happé par des considérations familiales – de celles qui priment toujours sur tout le reste, et qui retiennent l'élan – et freiné par la crainte de voir sa dernière chance tomber à l'eau, Michaud laisse dormir son manuscrit pendant deux ans. « Il fallait accepter que le rêve allait peut-être prendre fin. » Mais il faut un jour faire face au jugement et, encouragé par un collègue amateur de polar, il finit par se lancer.

C'est ce premier roman de Michaud qui sera publié (Éd. Goélette). Il aura sans doute un bel impact dans le milieu du polar québécois, mais surtout dans la vie de son auteur. Il sent alors qu'il se retrouve à un tournant dans sa vie.

1. La conciliation travail-famille, un défi pour tous, www.mfa.gouv.qc.ca/fr/Famille/travail-famille/Pages/index.aspx, consulté le 20 novembre 2013.

L'impensable statu quo

Une décision s'impose. « Pendant les vingt années où j'ai travaillé comme avocat, je m'étais promis que si un jour je publiais un premier roman, j'aurais le droit de quitter un emploi stable pour travailler un peu moins, faire moins de sous mais avoir plus de temps pour me consacrer à ma passion. » Pour aménager son horaire en fonction de l'écriture, il devient donc avocat à son compte.

Il faut sans doute une bonne dose de courage et de détermination. Mais surtout, il faut accepter l'incertitude. Travailler à son compte peut être un gouffre où tout passe, même l'envie d'écrire. « C'est quand même un risque non négligeable... Il faut se trouver des clients. Mais je pense que j'ai été assez chanceux. Les choses se sont placées rapidement. »

Pendant toutes les années où il était avocat, Michaud écrivait en parallèle de sa vie professionnelle, avec tous les sacrifices que l'on imagine nécessaire. Aujourd'hui, alors que les projets d'écriture se multiplient, l'auteur de polars va plus loin et, au moins pour un temps, met de côté sa vie juridique.

Il ne se fait toutefois pas d'illusions. Vivre de l'écriture est fragile. « Il faut que tu sortes des romans à un rythme assez constant, mais également il faut que ces romans-là fonctionnent. D'une année à l'autre, je pourrais devoir recommencer à faire des mandats comme avocat. » Il continue d'ailleurs de payer ses cotisations, de suivre les formations professionnelles bisannuelles obligatoires pour faire partie du barreau. « C'est un peu, d'une certaine façon, mon filet de sûreté. Ça peut arrêter à tout moment. Je l'assume, ça fait partie du risque. »

Les dédales du quotidien

Pour plusieurs écrivains, les contraintes de temps sont en fait un moteur pour la création. Quand une plage de temps se libère pour l'écriture, la nécessité d'en profiter impose

sa propre discipline. Or, lorsque l'on se consacre à cette écriture, la distraction est facile. Il faut beaucoup de discipline intrinsèque pour ne pas se perdre dans les dédales du quotidien. « Pour être en mesure d'écrire, il faut souvent faire le choix de mettre des choses de côté : les factures, les messages vocaux et les courriels s'empilent, et on remet au lendemain les tâches domestiques qu'on devait faire... »

Pour Michaud, c'est son expérience professionnelle préalable qui, justement, l'a aidé à se structurer. « Comme avocat, j'ai développé une éthique de travail, une discipline qui me permet de commencer des projets et de les mener à terme. » Sa solution passe entre autres par une scénarisation préalable de ses romans sous la forme d'un « scène à scène ». Et des délais extrêmement serrés. Et des dates de tombées qu'il s'impose de respecter.

Son propre bourreau

Vu la multiplication des initiatives avec lesquelles il se laisse flirter – nouvelles, romans, série télé, voire cinéma, si cela devait se concrétiser –, il n'est plus question de conciliation : c'est l'écriture qui devient le travail, l'écrivain qui est son propre bourreau. « Je n'ai pas le luxe de perdre mon temps. Je ne dis pas que chaque jour c'est facile, que je réussis toujours à rencontrer mes objectifs, mais j'ai une bonne tête de cochon. Alors habituellement, ça va. »

Tout au long de son parcours professionnel, les rigueurs de la conciliation entre l'écriture et le travail ont imposé à Martin Michaud de prendre des décisions difficiles. Mais ce sont ces choix qui lui ont permis de publier quatre livres en autant d'années, de récolter plusieurs prix, dont le prix Arthur-Ellis et le prix Saint-Pacôme du roman policier qu'il est le seul, à ce jour, à avoir remporté deux fois.

Son conseil : même devant l'incertitude, il faut prendre les moyens nécessaires pour écrire, mais toujours avoir la lucidité de se réserver une porte de sortie.

Passer par le sas

Il est poète, chanteur, et chroniqueur. Et père de famille. Et engagé, par-dessus le marché. Ces chapeaux, Tristan Malavoy les porte tous, et ne semble vouloir en abandonner aucun.

Écrire, mais aussi... écrire

Au début de son parcours professionnel, même s'il est naturellement porté vers l'écriture, celle-ci n'occupe qu'une place restreinte dans ses choix de vie. « Je griffonnais de la poésie, mais je n'avais rien de publié. » C'est donc alors qu'il était en fonction pour le journal culturel *Voir* qu'il a publié ses trois recueils de poésie, *L'œil initial* (2001), *Les chambres noires* (2003) et *Cassé-bleu* (2006), tous chez Triptyque.

Difficile d'écrire lorsque son emploi demande justement une forme d'écriture ? « Je ne fais pas partie de ces écrivains qui arrivent à bien écrire entre deux rendez-vous. Pour moi,

l'écriture de création exige une plage de temps beaucoup plus large. Je trouve assez exigeant d'atteindre l'état nécessaire pour l'écriture de création. On dirait qu'il faut que je passe par un sas et que je laisse émerger une autre personnalité en moi. Chaque fois j'ai l'impression qu'un autre moi surgit et que je dois lui laisser la place. » Ce besoin du poète de se poser et de prendre le temps aura souvent imposé au journaliste de céder du terrain à son *alter ego*.

Ces autres chats à fouetter

Malavoy a souvent dû prendre les moyens opportuns pour trouver le temps de créer. Pour lui, il ne faut pas hésiter à réserver des journées complètes à l'agenda, même à planifier des séjours d'écriture. Il lui est arrivé de renoncer à des mandats de rédaction, des collaborations occasionnelles, voire



Photo : © Dominic Gauthier

« Et là, j'y suis. J'ai l'impression d'avoir atteint une sorte d'équilibre qui me permet de manger, de faire manger mes enfants, et par ailleurs d'écrire. » - Tristan Malavoy

des opportunités professionnelles. « Parfois je répondais que j'avais d'autres chats à fouetter, sans dire que les autres chats, c'était un recueil de poésie... »

Deux fois, c'est l'obtention de bourses du Conseil des arts et des lettres du Québec qui lui aura permis de trouver le temps de l'écriture. « Elles m'ont permis de travailler à temps partiel, ou de ne pas travailler du tout pendant deux ou trois mois. »

Le muscle du journaliste

« J'ai connu la frustration de devoir délaissier un chantier d'écriture pour aller terminer un article, évidemment. Mais je vois quelque chose d'assez positif dans ma pratique journalistique. L'écriture est un muscle, et ce muscle-là, le journalisme le tient en forme, le tient en santé. » Cette profession l'a aussi formé, l'aidant à aller plus vite à l'essentiel, ce dont il se sert aussi dans la création. « Il y a des contraintes qui, dans l'instant, m'ont parfois frustré, mais avec le recul, je suis convaincu qu'elles ont mené l'écrivain plus loin. »

Malavoy ne pouvait toutefois pas continuer à vivre indéfiniment au même régime. Les décisions professionnelles prises au cours des dernières années lui ont d'ailleurs permis d'aménager son horaire pour se réserver, sur une base régulière, un jour ou deux d'écriture par semaine. « Et là, j'y suis. J'ai l'impression d'avoir atteint une sorte d'équilibre qui me permet de manger, de faire manger mes enfants, et par ailleurs d'écrire. J'en suis assez content. »

Il nous annonce toutefois qu'il prendra la barre d'une nouvelle chronique dans *L'Actualité* dès le mois de janvier, reprenant l'espace qui sera laissé vacant par le départ d'André Ducharme. Un nouveau défi, certes, mais qu'il abordera en tenant compte des nécessités de la création.

Des mots et des guitares

Aujourd'hui, l'écrivain loue un atelier dans le Mile End où il s'adonne à la musique et à l'écriture. Sans Internet, le téléphone coupé, il peut enfin se concentrer. « J'ai l'impression de retrouver le rythme d'écriture que j'avais avant d'avoir des fonctions très prenantes dans le journalisme, et avant l'arrivée des enfants. »

Pour Malavoy, la conciliation entre l'écriture et la musique est la moins conflictuelle. Et quand la musique l'amène en studio ou sur les planches, c'est un peu l'écriture qui s'y rend aussi. C'est ce dont ont fait montre ses deux albums, *Carnets d'apesanteur* et *Les éléments*, mais aussi des événements comme *In folio*, lors duquel il a partagé la scène avec Ariane Moffat, ou *J'attends tes lèvres pour chanter*. Pour la deuxième édition de ce spectacle, présentée au FIL, il s'est d'ailleurs entouré de Kim Doré, Franz Benjamin, Fredric Gary Comeau et Michel Rivard.

Son atelier est habité non seulement par les mots qu'il y écrit, mais aussi par quelques guitares. Pour lui, c'est la complémentarité de ces deux passions qui favorisent leur mariage, même si cela ne va pas toujours de soi. « Peut-être ma vie serait-elle plus simple si j'avais lâché l'une ou l'autre. Ce serait sans doute plus stratégique. Mais je n'arriverais pas à le faire. J'ai vraiment besoin des deux. Ça fait partie d'une hygiène de vie. »

« Engagez-vous », qu'ils disaient

« Au départ, j'ai simplement répondu à une invitation de l'UNEQ », raconte Tristan Malavoy à propos de son engagement dans le mouvement « Sauvons les livres ». De fil en aiguille, il est en quelque sorte devenu porte-parole de l'initiative. « Je suis heureux de porter cette cause : il y a un combat à mener. »

Au cours des années, il a aussi porté les causes de l'alphabétisation, de l'environnement et de la souveraineté du Québec. « Ce sont les trois causes dans lesquelles je m'investis sans hésiter et sans compter mes heures. »

Il n'est déjà pas facile de concilier l'écriture avec tout ce que la vie met sur son chemin. Est-ce que malgré tout l'« Écrivain » devrait s'engager ? « Pour moi, l'écriture est déjà un engagement en soi. Un engagement pour la circulation des idées, pour un monde qui ne se résume pas au commerce et aux banalités du quotidien, pour un monde qui rêve, qui avance et qui évolue. Mais est-ce que chaque écrivain devrait s'engager dans des causes spécifiques ? Je n'irais pas jusque-là. De toute façon, qui suis-je pour dire à un écrivain "engage-toi" ? »

Tristan Malavoy avoue toutefois être particulièrement intéressé par les écrivains qui s'engagent dans des causes spécifiques. « Les écrivains, par définition, sont capables d'articuler une pensée, ne se contentent pas de la surface des choses. Alors l'engagement des écrivains me semble particulièrement intéressant. Et porteur. »

Marcel Labine a remporté le prix du festival de poésie de Montréal 2013, avec son recueil *Le tombeau où nous courons*. Nous l'avons interrogé à ce sujet.

Propos recueillis par Bertrand Laverdure
.....

Vous avez obtenu le Prix du Gouverneur général pour votre livre *Papiers d'épidémie* en 1988 et le Grand Prix Québecor du Festival international de la poésie de Trois-Rivières pour votre avant-dernier livre de poésie, *Le pas gagné*, en 2006. Pour votre dernier recueil, *Le tombeau où nous courons*, on vous a octroyé le Prix du Festival de la poésie de Montréal en 2013. Vous êtes un poète primé et apprécié de vos pairs. Vous avez écrit dans votre dernier livre « *je garde le silence/et je ne pense rien de l'actualité* », que pensez-vous des prix littéraires?

Marcel Labine : Je pense que c'est un privilège d'en recevoir un. La vie d'un livre étant imprévisible, je ne m'attends jamais à rien. Mais un prix, ça prolonge un peu sa vie. Mon éditeur consent à publier ce que je lui présente, mes proches apprécient ce que je fais, la critique a été généreuse avec moi au fil des ans, bref, je ne me plains pas de ma situation.

Marcel Labine

DÉCROÎTRE ET PRÉSERVER CE QU'IL Y A À PRÉSERVER

Quand un prix se présente, je me sens redevable auprès de son jury, c'est aux membres du jury que va ma reconnaissance. C'est réconfortant, mais on n'écrit pas pour cette raison.

Votre poésie traite beaucoup des inquiétudes que vous avez à propos de la marche du monde contemporain, témoigne des conflits géopolitiques qui minent le Moyen-Orient et le sud de la péninsule arabique. Quand vous avez écrit la partie intitulée « Dans le golfe d'Aden », quelle était votre intention initiale?

M. L. : Au moment où j'écrivais ce livre (en 2009-2010), il y avait beaucoup d'actes de piraterie, de bateaux arraisonnés, d'équipages séquestrés au large des côtes de la Somalie et dans le golfe d'Aden. J'ai donc superposé à ce golfe, le nôtre, celui du Saint-Laurent, au milieu duquel, tout un peuple croupit dans des conteneurs, en proie à un immobilisme, à une impuissance politique et à la honte collective en découlant. Il y avait aussi l'ombre de Rimbaud, bien sûr.

Vous avez écrit, dans la section « Aire de Broca » : « Tu ne connais rien des approches animales/nouveau plus que des paroles qui charment/et lorsque tu l'y

risques tout s'échappe/on dirait presque du bégaiement/tu ne termines jamais tes phrases ». Plusieurs souvenirs s'inscrivent dans vos poèmes. À quel point ce jeune homme de 17 ans que vous décrivez, et que l'on associe spontanément à vous plus jeune, a contribué à faire de vous un poète?

M. L. : Il y a là des souvenirs, des scènes inventées, des amalgames d'éléments qui contribuent à « rendre » les jeunes années de collège, entre 12 et 17 ans. J'étais très timide, plutôt taciturne, je ne lisais pas beaucoup et ne m'intéressais pas du tout à la poésie. Je pratiquais des sports, surtout ceux en équipe. J'ai commencé à me tourner vers la littérature, par l'intermédiaire du roman, entre 18 et 19 ans. Mon intérêt pour la poésie n'est venu qu'au début de la vingtaine. J'ai publié mes premiers textes à l'âge de 27 ans. Ce retour sur ces années oubliées fonctionne un peu comme une sorte d'anamnèse, dirait-on.

Dans les livres de poésie, les adresses et les numéros sybillins m'intriguent et me fascinent. Dans la section « Le corps des miens », vous mentionnez cette adresse : « et les ombres du 2112, Florian/mènent rue Ontario ». À quoi cette adresse civique fait-elle référence?

M. L. : Je suis né à la frontière des quartiers Centre-Sud et Hochelaga-Maisonneuve, à Montréal. La rue Florian est très

« On ne peut pas “refonder” un tel néo-libéralisme ; il faut constater jusqu'où il ira et à partir de ses ruines, aller ailleurs. »
- Marcel Labine

courte ; elle va de la rue Ontario à la rue Hochelaga. C'est à cette adresse que j'ai vécu mes premières années. Mes parents occupaient une chambre dans le logement de

mes grands-parents maternels. C'était fréquent durant les années d'après-guerre dans les milieux modestes. Je n'ai aucun souvenir d'y avoir vécu, mais j'ai vu des photos prises par mon père, où l'on me voit sur les genoux de ma mère, je suis alors âgé de quelques mois. Je tenais à marquer, dès le premier texte du recueil, là où ma vie en famille avait débuté.

Le titre de votre livre est tiré d'une citation de L'Écclésiaste. Dans toute votre oeuvre se distille une espèce de fatalisme mélancolique que l'on peut rapprocher du message de ce livre biblique. Courons-nous trop vite vers la mort?

M. L. : Ce que je redoute, c'est « la montée aux extrêmes ». Tous les extrêmes. Pour reprendre la formule employée par Jean-Jacques Pelletier, c'est l'accélération d'un processus d'autodestruction. Je crois que tout système est voué aux lois de l'entropie. La création de la richesse et l'augmentation de la croissance économique toujours plus grande semblent être la finalité absolue du discours économique ambiant. On ne peut pas « refonder » un tel néo-libéralisme ; il faut constater jusqu'où il ira et à partir de ses ruines, aller ailleurs. Décroître et préserver ce qu'il y a à préserver serait déjà un pas vers ça.

Négociier, c'est possible !

Dans le cadre du forum «Auteurs et éditeurs, de nouvelles relations» organisé par la Société des Gens de Lettres (SDGL) les 23 et 24 octobre derniers, le directeur général de l'UNEQ, Francis Farley-Chevrier, était invité à participer à une table ronde portant sur les applications contractuelles des accords auteurs/éditeurs survenus en France en mars 2013.

Sylvain Dodier

La rencontre était une belle occasion pour l'UNEQ de signaler, par la bouche de son directeur général, l'espoir « que l'entente conclue en France entre le Conseil permanent des écrivains (CPE) et le Syndicat national des éditeurs (SNE) contribuera à faire comprendre aux éditeurs québécois l'importance d'entamer un vrai dialogue ».

Les vingt années de tentatives infructueuses pour l'UNEQ de négocier un accord-cadre avec les éditeurs québécois pesaient lourd dans la valise de notre directeur général. Un blocage dont les écrivains québécois paient le prix, comme il l'a énoncé lors de son allocution :

« ... bien qu'il existe au Québec des pratiques exemplaires qui gagneraient à être connues et reprises, et sur la base desquelles il serait possible de s'entendre [...] des éditeurs font signer à leurs auteurs des contrats innommables. D'autres ont des contrats acceptables, mais les appliquent mal [...] À quoi bon une entente qui garantit des contrats équitables s'il n'y a pas moyen de les faire appliquer ou si leur application aboutit à des situations nébuleuses ? Le meilleur exemple à cet égard concerne la reddition de compte : trop souvent avons-nous eu sous les yeux des relevés de vente illisibles, employant une terminologie qui varie d'un éditeur à l'autre. »

Bien que motivé par le besoin de définir le cadre légal et réglementaire de la cession des droits numériques, cet accord, intervenu entre le CPE et le SNE, prévoit aussi plusieurs modifications concernant la cession de droits

pour le livre imprimé. L'entente prévoit un contrat d'édition unique, mais possédant une partie spécifique pour le numérique.

Selon le directeur de l'UNEQ, plusieurs éléments de cette entente pourraient servir de base aux négociations souhaitées de ce côté-ci de l'Atlantique. Entre autres, l'*obligation d'exploitation permanente et suivie d'une œuvre*, qu'elle soit imprimée ou numérique. Une obligation encadrée par des critères précis définissant l'*exploitation réelle de l'œuvre*. Le non-respect de cette obligation permettant à l'écrivain de récupérer ses droits.

Francis Farley-Chevrier souligne aussi l'importance de la clause de *réexamen obligatoire*. Elle permet aux deux parties de renégocier les termes économiques du contrat avant son échéance, ce qui peut s'avérer fort pertinent dans un monde numérique où tout bouge très rapidement.

Comment ne pas surligner les clauses concernant la *reddition de compte* ? L'éditeur français devra obligatoirement rendre compte à l'auteur une fois par année. Et, les éléments devant figurer dans cette réédition ont été négociés et précisés. Ce qui permettra à l'auteur de résilier aisément son contrat si cette obligation n'est pas respectée.

Finalement, la clause de *fin d'exploitation* retient l'attention car elle permet à un auteur de résilier de plein droit l'ensemble de son contrat (œuvre imprimée et numérique) en l'absence de tout résultat d'exploitation de son ouvrage dans un délai prévu par la loi.

Cette négociation française, menée sous l'égide de la ministre de la Culture, montre qu'une forte volonté politique est un élément essentiel à l'établissement d'un réel échange entre les parties. À ce propos, Francis Farley-Chevrier s'est dit impressionné par la qualité du dialogue que les auteurs et les éditeurs ont réussi à établir. Une volonté conjointe d'aller au bout du processus visant à trouver un accord permettant au milieu d'affronter les nouveaux défis qui s'offrent à lui a grandement contribué à la réussite de ce processus. Comme quoi, négocier, c'est possible !

Pour en savoir plus sur cet accord, le site Internet de la SDGL propose un dossier complet : www.sgdl.org.



Francis Farley-Chevrier, directeur général de l'UNEQ

Laurentides

MIREILLE VILLENEUVE

Moisson lyrique

À Val-David, rue du Renard et du Corbeau, la Résidence internationale des écrivains et artistes des Laurentides accueillait récemment des poètes et artistes du Liban, du Chili, de Serbie, de Toronto, de Montréal et des Laurentides, à la VIII^e édition de son Festival international sur le thème « La moisson lyrique des baies sauvages ». Parmi les trente invités, les poètes laurentiens **Louis-Philippe Hébert** et **Anna Louise Fontaine** ont lu des extraits de leurs œuvres et fait des rencontres inspirantes. La grande dame instigatrice de ce festival bisannuel, la poétesse **Flavia Cosma**, est ravie de « remplir les forêts de poèmes, contes, arts divers et musique ». La IX^e édition du festival aura lieu les 31 mai et 1^{er} juin 2014. www.flaviacosma.com

Belle initiative télévisuelle

Le nouveau programme télé *Répliques d'auteurs* propose cet automne 40 entretiens avec des auteurs laurentiens. Diffusée à TVCOGECO Laurentides, en collaboration avec l'Association des auteurs des Laurentides, ces émissions amèneront les écrivains à se révéler au-delà de leurs œuvres. **Hélène Dorion**, **Pauline Vincent** et **Jean-Pierre Davidts** seront parmi les invités de **Julie Niquette**, chroniqueuse littéraire et animatrice enjouée. Vous pouvez voir ces entrevues du lundi au dimanche 9 h 45, 16 h 30 et 20 h (sauf le mardi) à la télé ou en tout temps sur le site www.tvcogeco.com/laurentides/emissions.

Place aux découvertes

Récemment inaugurée avec tambours et trompettes locales, la Place des citoyens de Sainte-Adèle offre une programmation culturelle riche et diversifiée. Prochainement, dans le cadre de la série *Conférences d'auteurs*, **Isabelle Larouche** présentera un atelier-conférence-musée sur ses voyages dans le Nord du Québec et sur les Premières Nations. **François Jobin** parlera de ses deux passions, l'écriture et l'horticulture. Une belle façon de pénétrer dans l'univers littéraire de nos auteurs !

La bibliothèque Francine-Ouellette

Cette romancière des Hautes-Laurentides a fait connaître sa région à tous les Québécois grâce aux personnages de son best-seller *Au nom du père et du fils*, adapté pour la télévision par **Robert Gauthier** et diffusé en 1993. **Francine Ouellette** sera honorée de son vivant dans son coin de pays, à Saint-Aimé-du-Lac-des-Îles où une nouvelle bibliothèque portera son nom.

JEAN-FRANÇOIS CARON

Une grande récolte

Plusieurs récompenses ont été récoltées par des écrivains de la région de Lanaudière au cours des derniers mois. Aux Grands Prix Desjardins de la culture de Lanaudière, dont le gala se déroulait le 20 septembre au Théâtre du Vieux-Terrebonne, c'est **Roxanne Bouchard** qui a remporté les honneurs (et une bourse de 1000 \$) dans la catégorie Littérature avec son livre *En terrain miné*. Les autres finalistes étaient **Jean-François Caron** (*Rose Brouillard, le film*) et **Mario Brassard** (*Le Livre clairière*). Ce dernier n'était pas en reste à la fin du gala puisqu'il a remporté le Prix Création, œuvre d'art (CALQ), assorti d'une bourse de 5000 \$.

Notons de plus que le Prix Bénévolat Robert-Lussier, individu a été accordé à une personnalité importante du milieu du livre lanauois : la libraire indépendante **France Martin**, dont on reconnaît l'implication au sein de différents organismes comme Spectacles À Voix haute, qui continue de faire entendre des joyaux littéraires un peu partout sur le territoire depuis sept ans, ainsi que la Quinzaine du livre. Cette dernière initiative, qui vise à mieux faire connaître le milieu du livre par la population lanauoise, célébrera de son côté sa dixième édition au printemps prochain.

Le 29 octobre dernier, nous apprenions aussi que **Michel Noël** remportait le Prix TD 2013 de littérature canadienne pour la jeunesse. Assortie d'une appréciable bourse de 30 000 \$, la récompense lui a été accordée pour *À la recherche du bout du monde* (Hurtubise).

Le vortex Daoust

Jean-Paul Daoust, cet immense écrivain pailleté, vortex littéraire qui couche tout sous sa poésie, continue de disséminer ses odes sur les ondes de Radio-Canada. Son long poème *Cendres bleues* (Écrits des Forges) a été adapté pour la scène et présenté au Théâtre d'Aujourd'hui. Aussi, on le retrouve au centre du « Projet Code Couronne », dont l'originalité est de transformer son univers poétique afin qu'il prenne toutes les dimensions et s'écrive en mots, en musique et en couleurs devant l'assistance.

Lanaudière insolite

Un projet de publication touristique-littéraire est en train de voir le jour. Coordonné par Jean-François Caron, le projet provisoirement intitulé **Lanaudière insolite** et chapeauté par Culture Lanaudière rassemble autour de la même table **Linda Amyot**, **Christine Bertrand** et **Sylvie-Catherine De Vailly**, et profite des judicieux conseils de **Jean Pierre Girard**.

LESLIE PICHÉ

Une mission, des activités, une revue

Sous l'impulsion de sa nouvelle présidente, **Diane Landry**, la Société littéraire a reformulé sa mission : contribuer à la vitalisation du milieu littéraire à Laval et faciliter le développement et l'épanouissement de ses membres. Et c'est bien ce que fait cette association d'auteurs régionale qui produit une trentaine d'événements par an en plus de deux numéros de la revue *Brèves littéraires*. Cette publication a fait l'objet d'un sondage sur le lectorat réalisé sous l'égide de la Société de développement des périodiques culturels (SODEP) : le taux de satisfaction se situe à 87 %, ce qui est au-dessus de la moyenne, tout comme les notations concernant la variété du contenu et la présentation graphique.

Des partenariats qui fonctionnent

À l'automne, la SLL a produit trois activités « Marché des mots » grâce à une aide du Secrétariat à la politique linguistique du Québec et à Dame Tartine, un restaurant sis dans une maison ancestrale de Sainte-Rose. Le premier, pendant des Journées de la culture, a réuni autour du thème de l'humour **Francine Allard** et **Jean-Paul Daoust** ; celui d'octobre a accueilli **Violaine Forest** et **Flavia Garcia** et le suivant, **Antonio D'Alfonso** et **Ariane Bouchardy-Gauthier**, une poète de la relève. Chacun ouvre un espace micro ouvert.

Les deux soirées Café littéraire de l'automne ont pour leur part renforcé un partenariat avec le collège Montmorency. La SLL a reçu à l'auditorium Le Trac **Éric Dupont**, puis **Janette Bertrand**. Un partenariat avec l'Association des auteurs et auteures de l'Outaouais a résulté en un spectacle de slam à

Gatineau, puis à Laval avec en vedette **Fabrice Koffy** et **Guy Perreault**. Un autre partenariat avec l'Association des auteurs des Laurentides a permis à **Patrick Coppens** et **Claude Drouin** d'offrir un récital à Sainte-Adèle dans le cadre de la Semaine des bibliothèques publiques.

Eau Secours, la performance interactive de l'école Horizon-Jeunesse dans laquelle l'auteure des textes, **Leslie Piché**, personnifie l'Eau, a repris du service dans les locaux de la Commission scolaire de Laval et au Cœur des Sciences de l'UQAM. L'œuvre, qui a remporté plusieurs prix, a été créée grâce à un partenariat avec la SLL et une aide de la Conférence régionale des élus (CRÉ de Laval).

Trois auteurs membres de la SLL ont bénéficié des services de leur association pour l'organisation logistique du lancement de leurs publications récentes à la Maison des arts de Laval. De plus, **Hélène Perras** et **Claude Drouin**, qui ont publié à compte d'auteur, ont obtenu un cachet de lecture de la Fédération québécoise du loisir littéraire. La FQLL a récemment mis en place plusieurs programmes de promotion du loisir littéraire dans toutes les régions du Québec.

Un colloque

L'autre organisme de littérature lavallois, Lis avec moi, a tenu en octobre un colloque sur le thème *Des arts à lire et à découvrir*, avec pour objectif d'outiller les médiateurs auprès des jeunes : professeurs, auteurs, conseillers pédagogiques et animateurs.

Laval



Photo : courtoisie

Le soleil se lève encore à l'est

SYLVAIN RIVIÈRE

Gaspésie



Malgré l'énergie déployée par certains auteurs vivant en région, la situation n'est pas facile pour les écrivains et leurs associations. Le comité Trans-Québec a pu saisir toutes les nuances de cette réalité lors de sa dernière réunion. Avec Sylvain Rivière, on se penche sur le cas de la Gaspésie.

Le 15 juin dernier avait lieu une rencontre du comité Trans-Québec à Carleton, au cœur de la Baie-des-Chaleurs. Le rendez-vous fut suivi d'un souper aux homards mémorable et d'un partage de lectures au chalet de la Pointe Tracadigash, où Cartier avant nous fit irruption, il y a quelques siècles. Pendant que le comité Trans-Québec se réunissait, le RAG, le Regroupement des auteurs de la Gaspésie, en faisait autant pour statuer sur son précaire avenir.

En effet, en ce dixième anniversaire du RAG, l'atmosphère n'était pas à la grande joie puisque cette AGA revêtait un caractère d'urgence, dû entre autres au manque de relève au conseil d'administration. L'assemblée a dû mettre en dormance l'association pour la prochaine année, faute d'argent et d'effectifs.

Il va de soi que la raison majeure de ce coma provoqué est directement lié à la demande refusée de financement du RAG au programme de partenariat CALQ-CREGÎM 2011-2012.

Néanmoins, au printemps, le RAG publiait un autre numéro de *L'Ancrion* et pendant l'été, les ouvrages des membres du RAG furent distribués autour de la Péninsule dans les points de vente fréquentés par la clientèle touristique, comme l'année précédente.

À la fin septembre, un tout nouveau festival international jumelé avec le festival de poésie de Gènes en Italie voyait le jour à Maria dans la Baie-des-Chaleurs. L'événement étendait ses tentacules à six municipalités gaspésiennes, de Maria à la Matapédia, en passant par la Bonaventure et la Côte-Nord de la Gaspésie, regroupant une bonne trentaine de poètes, écrivains, conteurs, diseurs et bonimenteurs, de **Pierre Morency** à **Monique Juteau**, de **Jocelyn Bérubé** à **Joujou Turenne**, de **Florent Vollant** à **Yves Lambert**. « Les souffleurs de Vers – Paroles en fusion » a fait de sa première édition un beau succès.

Enfin, le 19 octobre dernier avait lieu au Centre Culturel de Matapédia une lecture de textes de plusieurs membres du RAG sur le thème de « Ça s'écrit près de chez-vous » avec **Marcel-Marie Leblanc**, **Nicolas** et **Raymond Bonin**, **Patrick** et **Rose-Hélène Tremblay**, **Nicole Filion**, **Jocelyne Mallet-Parent**, **Jérôme Bolduc**, **Annick Fortin** et **Gérald Tremblay**.

Alors en terminant, devant l'état de dormance du RAG, un message urgent est lancé aux membres intéressés à rejoindre le RAG d'ici décembre prochain... Car l'état de dormance, aux dires du président **Gérald Tremblay**, n'est qu'un demi-sommeil... et que cette condition ne peut durer longtemps.

Maxime-Olivier Moutier vient de publier son troisième roman, *Scellé plombé*, aux Éditions Marchand de feuilles. Sortie attendue. Essayiste, nouvelliste, romancier, mais également psychanalyste, nous avons saisi l'occasion pour aller sonder sa pensée et inspecter ses lieux d'écritures.

Bertrand Laverdure



Photo : © Rita-Adèle Beaulieu

Journal d'un étudiant en histoire de l'art

D'emblée je dois admettre que **Maxime-Olivier Moutier** est mon propriétaire. J'habite son bloc, rue Fullum. Pourquoi ne pas joindre, me suis-je dit, l'utile à l'agréable et écrire un papier sur son lieu d'écriture pour *L'Unique* tout en allant fouiner chez lui, au rez-de-chaussée, avec son consentement?

Dès que j'ouvre la porte de son vestibule, son chien Gaston, un teckel espigle, me saute dessus. Il souligne le geste en me confrontant avec une remarque curieuse. Maxime-Olivier est ainsi, il surprend, déstabilise, lance des flèches, joue au polémiste, entretient des relations biscornues avec les gens. Mais c'est un psychanalyste lacanien, on lui pardonne tout.

Puisque nous sommes amis, je suis plus gêné que d'habitude. La promenade dans son vaste appartement aidant, nous parvenons à installer une espèce de distance propice à l'entrevue. Je lui demande alors où il se réfugie pour écrire. Il m'indique spontanément qu'il s'agit de la véranda. Mais la photographe et lui conviennent que ce n'est pas très photogénique. On opte donc pour sa bibliothèque, attenante à sa chambre.

L'auteur de *Marie-Hélène au mois de mars*, soucieux de son apparence, insatisfait de la sobriété de sa chemise blanche, ne souhaite pas que l'on débute l'entrevue et le bombardement de photos qui l'accompagnent, avant qu'il ait noué une cravate. Derrière lui un tableau bigarré et vrombissant de Carlitto Dalceggio. Bien installé dans une chaise des années 1960, le nœud épais de sa cravate brune aux lignes

« Les gens qui font des dépressions sont ceux qui ne sont plus capables de tenir un mensonge. »

- Maxime-Olivier Moutier





Photos : © Rita Adèle Beaulieu

bleu pâle qui enserme maintenant son cou, j'actionne mon magnéto.

Je me sens autorisé à lui poser des questions sinueuses, longues et investigatrices. Parce que Maxime-Olivier Moutier est un homme d'essai, même dans ses fictions. Il a le don de la formule.

Son dernier roman, à l'écriture fine, dépouillée, musicale et presque classique, a des allures de recueil de poèmes en prose traitant de la déconstruction d'un couple. Précis de décomposition, suite de monologues d'une femme qui s'adresse à son mari mort, lui larguant tout ce qu'elle pense de lui après l'accident fatal. C'est aussi le portrait d'une femme, *workaholic*, qui s'est jetée dans la cocaïne pour fuir sa vie de couple qui la harasse. Tandis que son mari, confiné à la maison, condamné à l'attendre, puisque sa douce moitié part de plus en plus longtemps sans lui dire où elle va, en vient à développer des mécanismes amoureux et sexuels de compensation. En se découvrant, entre autres, attiré par un homme, puis se vouant ensuite à une consommation effrénée d'amants trouvés sur les sites de rencontres.

Moutier m'explique que ce qui l'intéresse en littérature, ce sont ces « ruptures du semblant », quand tout l'édifice de croyances des personnages s'écroule. Dans le cas de son livre, quand la croyance dans le couple s'évapore, disparaît. S'appuyant sur son expérience, transformant sa propre vie en art, me confie-t-il, il tient à ce que l'on observe bien l'allure des parents qui vont chercher leur marmaille à la garderie ou à l'école après le travail. Ce sont des gens « sur les dents » qui se présentent pour cueillir leur progéniture, des personnes excédées, déboussolées,

« Amenez-moi n'importe qui dans mon bureau, seul, pendant cinq minutes, et il va pleurer. »

– Maxime-Olivier Moutier

dépassées par la frénésie de leur vie de couple. Le titre du livre, *Scellé plombé*, fait d'ailleurs référence à un ancien mode de conservation des viandes, que l'on scellait alors littéralement dans un habillage de plomb. Image de cette prison du couple moderne, de ces adultes enfermés à deux, vivant en colocation avec leurs fantasmes et une autre personne, union vouée à l'empoisonnement, les molécules de plomb distillant leur toxicité.

« Les gens qui font des dépressions sont ceux qui ne sont plus capables de tenir un mensonge », me dit-il.

Je ferme mon magnéto. Le ton change. Nous sortons de son livre. Une espèce de camaraderie bon enfant resurgit.

Quels sont ses projets les plus récents ? Il m'indique qu'il travaille au *Journal d'un étudiant en histoire de l'art*. Sujet en or pour cet auteur qui a eu un père peintre et qui est fasciné

par l'art contemporain qu'il collectionne en amateur. Tout à côté de sa table de chevet, le portrait d'Éva Braun, de la série *Hall of shame* de Marc Séguin, retient l'attention. Tout comme un Jacques Hurtubise accroché à un mur adjacent.

Nous passons à la salle à dîner. Il nous offre, à Rita et moi, des crevettes de son frigo, avec sauce cocktail et



un verre de Red Label. Manger nous donne l'impression bénéfique de sortir d'un abysse. Ce curieux néant que fait naître toutes ses pensées sur l'ordinaire du malheur. « Amenez-moi n'importe qui dans mon bureau, seul, pendant cinq minutes, et il va pleurer », m'a-t-il assuré. Moutier le psychanalyste sait à quel point nous sommes tous fondamentalement déséparés devant l'épreuve de la vie. Ses livres ne cessent de montrer que malgré les apparences, l'insondable amertume de vivre finit par ronger tout.

La flûte d'André

Nouvelle maille à cette chaîne d'auteurs qui nous lie et que nous aimons lire... Intéressée par son passé d'éditeur et par la genèse de son plus récent livre publié, Andrée Laberge s'entretient cette fois avec André Vanasse.

Andrée Laberge : Moins d'un an après avoir pris ta retraite comme éditeur, voilà que tu publies *La flûte de Rafi*. Est-ce difficile – ou même possible – pour un éditeur de carrière de s'abandonner à l'écriture ?

André Vanasse : Dans une entrevue que j'ai donnée à Jean-François Nadeau au *Devoir*¹, je terminais mon entretien en disant, à propos d'*Avenue De Lorimier* : « Il m'aurait fallu un bon directeur littéraire pour m'encadrer sans complaisance. Un éditeur, c'est important. »

J'ai été fort bien servi. **Josée Bonneville**, des Éditions XYZ, a compris le message. Elle a été minutieuse et exigeante. Pas moins de quatre versions avant d'en arriver à un roman qui soit, selon ses dires, excellent. J'ai demandé à mes vieux amis de toujours, **André Brochu** et **Jacques Allard**, de lire mon roman. Là aussi les rapports de lecture ont été faits avec honnêteté. Et puis, j'ai aussi consulté le romancier **Yvon Paré** qui m'a obligé à me dépasser. J'ai eu ce que je désirais : des lecteurs capables de me donner l'heure juste, sans oublier ma femme, Nicole, lectrice attentive, de même que celle de mon fils, Alexandre.

Ce roman traite des origines juives probables des Vanasse. Pourquoi était-ce important pour toi d'écrire ce livre ?

A. V. : Je dirai, dans un premier temps, que l'idée d'écrire ce roman m'est venue d'une frustration : **Jean-Marie Gélinas**, le grand spécialiste des questions juives au Québec, s'était mis à la rédaction d'un essai sur le sujet, mais ses multiples activités l'empêchaient de progresser. Je trouvais dommage qu'une information aussi fascinante que celle des racines juives de plusieurs familles québécoises ne soit pas connue du grand public.

J'ai donc décidé de raconter le destin de Pawel (Paul) Vanas et celui de son fils François. Je l'ai fait en me donnant toutes les libertés puisqu'on ne connaît rien de Paul Vanas. Quant à François Vanas, on sait qu'il était un cultivateur assez à l'aise dans la région de Trois-Rivières, qu'il a été marié à Jeanne Fourier et qu'elle a eu de lui onze enfants. Pour le reste, on ne peut que supputer. C'est ce que j'ai fait : je me suis laissé aller à mon intuition.

Je voulais surtout rendre hommage à l'art. La peinture, pour Pawel, et la musique pour François. Dans le cas de François, j'avais lu dans un livre sur Guillaume d'Upton,



Photo : © Martine Doyon

le pays de mes ancêtres plus récents, qu'il y avait eu bon nombre d'organistes ou de musiciens qui portaient le nom de Vanasse. Ce sont eux qui m'ont guidé dans mon choix de faire de François un superbe flûtiste.

Lorsque tu fais le bilan de tes réalisations, de quoi es-tu le plus fier ?

A. V. : La question ainsi posée, ne me laisse pas de choix : c'est le métier d'éditeur qui a été le plus gratifiant pour moi. Quand les œuvres que vous publiez sont en nomination en moyenne quinze fois pour une production annuelle de trente-cinq livres, et une année record de vingt-trois nominations, il y a de quoi être fier. On a fait mon portrait dans *La Presse* (deux fois), *Le Devoir* (trois fois), *L'Actualité*, *The Globe and Mail*... J'ai reçu la Médaille de l'Académie des lettres du Québec particulièrement pour mon travail d'éditeur. Et puis, j'ai découvert beaucoup de nouveaux talents depuis Louis Hamelin, en passant par Sergio Kokis et Jocelyne Saucier sans compter que nos romans et essais ont été publiés dans près de quinze pays. Les auteurs de XYZ ont raflé tous les plus importants prix littéraires. Et puis j'ai publié la version française de *Life of Pi* de Yann Martel, qui a connu des ventes records au Québec. Un bilan dont je n'aurais même pas pu rêver quand je suis entré dans le monde de l'édition.

1. « Un athée béni des dieux », Jean-François Nadeau, *Le Devoir*, 28 janvier 2012.

Je trouvais dommage qu'une information aussi fascinante que celle des racines juives de plusieurs familles québécoises ne soit pas connue du grand public.

LA CLAUSE QUI TUE

Parlez-nous de moi : comment bien négocier la promotion de votre livre

Illustration : © France Tardif

Le succès commercial d'un livre tient à peu de choses ; en somme, le nombre d'exemplaires vendus. Mais à qui reviennent les responsabilités de la promotion de l'œuvre, à l'auteur ou à l'éditeur ?

Formulation de la clause

L'éditeur fera une promotion de l'œuvre de l'auteur conforme à l'usage.

Mise en garde

Vague à souhait, il s'agit en fait d'un bel exemple d'*absence de clause* puisque la promotion d'une œuvre n'est pas balisée dans le droit d'auteur ou dans la loi. L'auteur doit ainsi prendre l'initiative de négocier une entente avec l'éditeur en ce qui a trait à la promotion de son livre puisque ces informations n'apparaissent pas d'emblée au contrat-type. « Il est important de discuter concrètement des démarches qui seront entreprises par l'éditeur et d'étudier la promotion que celui-ci fait usuellement puisque les éditeurs refusent souvent de s'engager contractuellement à détailler la promotion », explique M^e Véronique Roy.

Étude de cas

Si les médias sociaux permettent à l'auteur de communiquer plus facilement – et directement – avec ses lecteurs, il faut savoir que le contrat signé avec l'éditeur dicte tout de même certaines conduites. Ainsi, l'auteur pense souvent pouvoir créer une page Web à l'effigie de ses personnages pour appuyer la promotion de son livre, ce qui est faux puisqu'il a déjà accordé le droit exclusif à l'éditeur d'utiliser et de reproduire l'œuvre et les personnages. Si l'auteur souhaite promouvoir lui-même son œuvre, il doit conserver son droit et l'indiquer au contrat.

.....

Pour mieux lire entre les lignes de votre contrat d'édition, prenez rendez-vous avec M^e Véronique Roy par l'entremise de l'UNEQ, qui offre à ses membres une heure de consultation juridique sans frais par 12 mois.
(E. Boissonnault)

Ateliers-formations sur la nouvelle orthographe du français. Comme écrivain et écrivaine, apprenez à faire des choix orthographiques éclairés et modernes. 514 343-2020, nouvelle.orthographe@videotron.ca, www.nouvelleorthographe.info.

Évaluation de manuscrits, révision de textes, parrainage d'auteur. Carole Massé et Jean-Yves Soucy : 514 259-5721, www.auteurconseil.com

Services conseils aux auteurs : évaluation et négociation d'un contrat d'édition, représentation auprès d'éditeurs et édition électronique. Dominique Girard, membre UNEQ, B.A.A., microprogramme de 2^e cycle en édition, Université de Sherbrooke. info@agencelitterairetraitdunion.com 514 234-2002 www.agencelitterairetraitdunion.com.

La Plume rousse : service d'animation scolaire, de révision, de rédaction, cours de français et d'informatique. Danielle Malenfant, membre UNEQ et AEQJ : 450 263-8721, daniellemalenfant@yahoo.com.

Le Pigeon décoiffé offre un service professionnel de consultation et de *coaching* d'écriture qui consiste en un travail d'accompagnement des auteurs dans la planification et l'élaboration de leur manuscrit en vue d'une publication professionnelle. Nadia Gosselin, membre UNEQ : www.lepigeondecoiffe.com.

Révision stylistique. Les éditeurs sont sensibles à la qualité de la langue. On refuse parfois des textes valables parce que le style présente des faiblesses. Alain Gagnon, membre UNEQ : motpourdire28@videotron.ca 418 698-0636

Services abordables de mise en page d'un texte en différents formats numériques et solutions pour la mise en ligne. Aussi offert : infographie pour couverture et autres. editionsduparc.wordpress.com.

Ex-professeur de français, ex-consultant en francisation à l'OQLF, peut réviser vos textes à un tarif raisonnable. Raymond Paradis : 450 672-4893, raymondgparadis@gmail.com.

**Petites
annonces**

La traduction

CETTE HISTOIRE D'AMOUR

Michael von Killisch-Horn est un des rares traducteurs en résidence à Montréal, les élus étant souvent des écrivains. Or, le choix d'un traducteur remet les pendules à l'heure et nous rappelle qu'un traducteur, c'est aussi un créateur épris de son métier, la traduction étant, pour paraphraser Jacques Poulin, une histoire d'amour qui se crée au fil des mots. Entretien avec un homme libre qui n'a jamais cessé de suivre ses intuitions.

..... Maya Ombasic

Michael von Killisch-Horn, votre parcours académique vous destinait à être professeur. Après les études en philologie romaine, en germanistique et en allemand langue étrangère à l'Université de Munich, vous tombez par hasard sur l'œuvre du poète italien Ungaretti. Le coup de foudre est immédiat et vous ressentez le désir de le traduire. Puis, un stage au sud de la France, à Arles, vous fait aimer la langue française. C'est surtout grâce à Jean Giono et à l'une de ses premières œuvres, *Ennemonde*, dont l'action se situe en Provence, que la langue française vous envoûte. Pourriez-vous nous en dire un peu plus sur votre amour pour la langue française et votre parcours de traducteur indépendant ?

Michael von Killisch-Horn : J'ai toujours suivi mes intuitions et c'est grâce à elles que j'ai rapidement compris que je ne voulais pas suivre une carrière académique ni devenir un traducteur formé. Je me suis formé moi-même, je dirais même que ce sont mes coups de cœur qui ont choisi mon métier. Les propositions sont d'abord venues à moi mais par la suite, j'ai eu de la chance, pour la plupart, de ne suivre que mes intuitions. J'ai eu l'opportunité de traduire **Alain Robe-Grillet**, **Jean Giono**, **Blaise Cendrars**, **Nancy Huston**, **Albert Cohen**, **Huysmans**, et bien d'autres. Il faut dire que j'ai aussi traduit des auteurs dont, parfois, je ne saisisais pas entièrement la portée de leur pensée.

Pourriez-vous nous donner quelques exemples ?

M. K.-H. : Un texte bien écrit est un texte « mieux » traduit. C'est pourquoi j'ai eu du plaisir à traduire le théoricien **Gérard Genette**. Mais lorsque j'ai dû traduire un texte de **Derrida** et de **Lacan**, j'avais l'impression de rester toujours à « l'extérieur » du texte. Je me suis senti soulagé quand j'ai compris que certaines pensées se dérobaient volontairement

à la compréhension. Si c'est le cas, le traducteur doit respecter que la compréhension et le sens ne fassent pas toujours partie de l'intention de l'auteur. Mais ça, c'est un autre débat.

La traduction est donc pour vous une question d'intuition ?

M. K.-H. : Évidemment. Il faut sentir le texte, être proche de lui, entendre son style, sa musicalité, ressentir son âme, il faut qu'il nous interpelle, évoque et réveille quelque chose en nous avant de se dire qu'on est capable de le traduire. Mais il faut rester proche du texte, respecter justement le ton et le style. Le plus difficile, c'est de faire en sorte que ce soit la voix de l'écrivain qui parle et non pas celle du traducteur.

Comment vivez-vous et ressentez le français au Québec ?

M. K.-H. : Je suis intrigué par la prononciation, une certaine mélodie de la langue, les accents, les expressions. Comme demander la « facture » et non pas « l'addition » dans un restaurant. Mais je trouve le français du Québec très beau et je n'ai pas eu de « choc linguistique ». D'ailleurs, je découvre avec grand plaisir la scène littéraire québécoise et la littérature québécoise. Néanmoins, je dois dire que j'ai été surpris lorsque j'ai entendu, lors d'un colloque sur la traduction la semaine dernière, qu'il faut parfois, même souvent, traduire du québécois en français international, surtout lorsqu'il s'agit d'atteindre le public de France. C'est un peu exagéré. Les relents du colonialisme français m'ont traversé l'esprit. Il faut dire qu'il faut aussi doubler les films suisses allemands en allemand. Mais la différence entre l'allemand de la Suisse et celui de l'Allemagne est nettement plus flagrant qu'entre le français de France et le français du Québec. Mais bon...

Néanmoins, vous semblez vous plaire à Montréal ?

M. K.-H. : Énormément. J'aime beaucoup cette ville. Découvrir l'Amérique du Nord à partir de Montréal est une chance. Je suis un homme chanceux : je fais un métier que j'aime et qui me fait découvrir les villes et les textes que je ne connaissais pas. Puis, je vis des coups de cœur qui me relancent sur d'autres projets. C'est sans fin et c'est très valorisant. Que demander de plus ?

À vous de lancer les invitations !

De nombreux membres de l'UNEQ sont à la recherche de locaux pour organiser un événement littéraire intimiste, surprenant et parfois même confrontant. De manière à appuyer avec emphase ces initiatives, le conseil d'administration a décidé de mettre gracieusement les locaux de la Maison des écrivains à la disposition de ses membres.

Sylvain Dodier

En 1990, avec le projet d'y créer la Maison des écrivains, l'UNEQ acquérait l'ancienne maison du cinéaste Claude Jutra sur l'avenue Laval à Montréal. En plus d'abriter les bureaux de l'organisme, cette maison, avec ses 4 800 pieds carré, est devenue au fil des ans un lieu-phare de la vie littéraire montréalaise et québécoise. Un espace chaleureux et accueillant où, depuis plus de 20 ans, publics variés et écrivains se côtoient, croisent les idées, créent ou s'émeuvent en découvrant une œuvre.

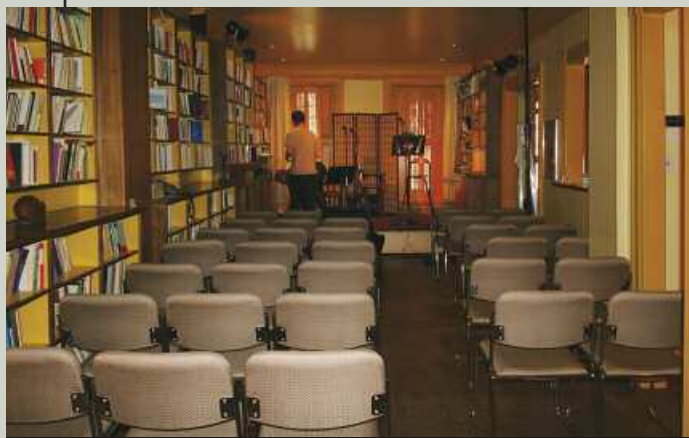
Sans attendre qu'un festival ou qu'une maison d'édition mette sur les rails une soirée, une lecture publique ou une table ronde, plusieurs de nos membres décident aujourd'hui d'organiser eux-mêmes des événements littéraires de genres très variés. Ainsi, de manière à soutenir concrètement ces initiatives et voulant dynamiser encore plus le rythme de vie à la Maison des écrivains, cette dernière prêtera dorénavant gratuitement ses espaces publics aux membres de l'UNEQ.

Premiers arrivés, premiers servis ! Une fois par année, chaque membre pourra utiliser gratuitement le Salon Émile-Nelligan pour y organiser un lancement, une lecture, une table ronde ou tout autre événement littéraire ouvert au public. Microphones, console de son, chaises et verres pourront être prêtés pour l'occasion. Ces événements seront aussi annoncés sur le site de l'UNEQ. Vous désirez organiser plus d'une soirée par année ? Le salon vous sera alors loué au tarif préférentiel de 25 \$ / heure.

Vous préférez un espace plus intimiste ? Aucun problème ! La Maison des écrivains met aussi gratuitement à votre disposition, pendant les heures d'ouverture des bureaux, la salle de conférence – Bibliothèque Bruno-Roy qui peut facilement accueillir de 10 à 12 personnes autour de sa grande table. Comble de l'agréable, cette salle s'ouvre sur une terrasse offrant une vue imprenable sur Montréal.



Salon Émile-Nelligan – version salon



Salon Émile-Nelligan – avec public

Chaque membre de l'UNEQ peut aussi l'utiliser gratuitement en dehors des heures d'ouverture pour un événement public, une fois par année. C'est le lieu idéal pour un débat bien senti ou une lecture susurrée à l'oreille !

Le petit bureau, à l'ambiance feutrée et pouvant accueillir aisément six personnes, est également à votre disposition selon les mêmes conditions que la salle de conférence.

D'autres projets sont présentement en chantier pour la Maison des écrivains, dont une petite galerie d'exposition qui offrira au public des œuvres en lien avec la littérature... Vous en saurez plus bientôt !

Pour découvrir la nouvelle politique de réservation des salles de la Maison des écrivains, rendez-vous sur le site Internet de l'UNEQ au www.uneq.qc.ca sous l'onglet **Services aux écrivains**, à la section **Prêt et location de salles**. À vous maintenant de lancer les invitations !